

# REVUE DU LYONNAIS.

## LA BOURSE.

### GÉORGIQUES.

La main qui, pour orner cette triste demeure,  
Élevait ce tombeau sous le saule qui pleure,  
Et ces grands ossements (2) dans le sombre claustral,  
Sans doute préparait ces pierres tumulaires  
Pour couvrir les débris de tant d'actionnaires  
Qui vont crever à l'hôpital.

ANCIENNE BALLADE.

O toi qui, tourmenté par la rage commune,  
Veux, au pas gymnastique, aller à la fortune,  
Une fois amorcé par l'orageux brelan,  
Si tu ne veux bientôt déposer ton bilan,

(1) Cette satire a couru manuscrite ces derniers jours, et nous la reproduisons ici en supprimant les noms propres. Chacun les remplira à son gré. Il y a assez de verve et de talent dans cette spirituelle boutade contre l'un de nos travers du moment, pour qu'elle puisse se passer de l'auxiliaire de la personnalité.

(2) La baleine, autrefois suspendue dans le cloître de Saint-Pierre.



Si tu ne veux, aux chocs de l'ardente bataille,  
Te sauver tout meurtri, sans avoir sou ni maille,  
Écoute mes avis. Que mes sages discours  
T'enseignent du parquet les périlleux détours.  
A présent, si je suis foncé dans la matière,  
Si je peux sûrement, dans l'ingrate carrière,  
Conduire un écolier, c'est que j'ai, dans mon cœur,  
Couvé, pendant deux ans, le doute et la terreur ;  
C'est que j'ai de la hausse affronté les ravages,  
Vu de rares succès, compté bien des naufrages ;  
C'est que j'ai, trop souvent, pour un maigre butin,  
Laissé ma peau saignante aux ronces du chemin,  
Et que, longtemps perdu dans l'affreux labyrinthe,  
Mes lèvres ont goûté moins de miel que d'absynthe.

Tu connais l'antre impur, au Palais des Beaux-Arts,  
Où, de la Bourse ardente à courir les hasards,  
Se presse des joueurs l'intrépide cohue ;  
Là, mille cris divers d'une langue inconnue  
S'échappent de la foule acharnée au combat ;  
Là, rugit tous les jours un horrible sabbat.

Si tu veux te lancer dans cette arène étrange,  
Pour t'y guider il faut un bon agent de change :  
(Ils sont tous excellents). D'un pilote hardi  
Le choix est important ; prends N..., prends N...,

N..., qui du parquet connaît toutes les frimes;  
Ou N..., si savant à carotter sur primes,  
Ou N... ; quelquefois, avant qu'il fût noyé,  
On l'a vu retourner un client fourvoyé.  
Emprunte de N... l'habile ministère :  
Nul ne sait mieux dorer une pilule amère,  
Nul ne sait mieux que lui remonter le moral  
Du malheureux qui voit griller son capital.  
Garde-toi de ceux qui, pour tenter ton courage,  
Viendront t'offrir un huit, levé sur leur courtage.  
Arrière ces félons ! le Syndic en courroux  
Usera sur leur dos le fouet qui cingla N....

Surtout, pour regréner, quand viennent les désastres,  
Prends soin de te munir d'un bon nombre de piastres ;  
Car, au jeu, le plus fin ne gagne pas toujours ;  
Les revers sont nombreux. Les amis de N...,  
Si fiers de ses conseils, de ses hautes manœuvres,  
Digèrent bien souvent de mortelles couleuvres ;  
L'héroïque N..., le rusé N...,  
Plus souvent qu'à leur tour ont payé leur écot ;  
N..., sabordé par la crise d'octobre,  
Montre pour les valeurs un appétit plus sobre ;  
L'Ajax de l'Avignon, le brave N...,  
De la Bourse un moment oubliant le chemin,  
Dut boucher à l'écart de graves avaries :

A la hausse il avait monté ses batteries,  
Trop ferme, il ne sut pas à temps virer de bord,  
Quand novembre écrasa l'Orléans et le Nord ;  
Et l'on dit que N..., trop constant à la baisse,  
Renonce à radouber les trous faits à sa caisse.

C'est qu'il ne suffit pas, pour empocher de l'or,  
De vendre ou d'acheter ; il faut savoir encor  
Parfois se contenter d'un mince bénéfice,  
De la perte à propos avaler le calice,  
Toujours, même en gagnant, craindre de s'enfourner  
Dans un borbier sans fond, savoir se retourner  
Et, d'un pied ferme, à temps s'arrêter sur la pente ;

Car, une fois menés par cette fièvre ardente,  
Sans chercher les profits de *Béguin* ou *Guillou*,  
Des milliers d'étourneaux se sont cassés le cou.

Hélas ! que j'en ai vu tomber dans la débîne !  
L'un voulait seulement, sur une taille fine,  
Jeter un schall Grillet : le chemin d'Orléans  
Lui mangeait, en deux mois, cinquante mille francs.  
L'autre aimait trop le bal (le bal du Colisée),  
La tulipe orageuse et la valse embrasée,  
Les piquants débardeurs, les soupers chez Victor,

Il fallait qu'Avignon, de quelques pièces d'or,  
Etoffât son gousset ; en cherchant ce problème,  
Il filait sur Carouge avant la mi-carême.  
Un autre aurait voulu, sans grever son budget,  
Quoique riche déjà, le monde est ainsi fait,  
Aux rives de la Saône avoir un gai cottage.  
D'abord Charabarra lavait son équipage,  
Et puis tout y passait, ses contrats, sa maison :  
Tout fut, en un clin d'œil, dévoré par Vierzon.

Toi donc qui veux tenter cette route fatale,  
Évite les périls que ma voix te signale :  
D'Amiens et de Bordeaux respecte le sommeil.  
Garde-toi de Vierzon, ce chemin sans pareil,  
Qui causa plus d'accrocs aux gens de la fabrique  
Que ne fit en dix ans la crise d'Amérique.  
Crains Nantes et Fampoux, jetés au tombereau  
Et trainés à Clamart avec le Montereau.  
Repousse loin de toi, comme une drogue vile,  
Ces affreux vomitifs, tous les gaz : Abbeville,  
Et Grenoble, et Turin, les villes du midi,  
Besançon, le Canal, erreurs de N....  
Laisse à N... les houilles de la Loire ;  
Aux clients de N... la banque ou Terrenoire ;  
Laisse aux infortunés, pilotés par N...,  
Le Venise et le Rheims : que le fond de leur sac

Paye ces rogatons de valeur indigeste,  
Les ponts et les bateaux, Perpignan et Trieste,  
Les moulins à vapeur, la gare ou l'Omnium,  
*Ubi fletus erit et stridor dentium.*  
Choisis, pour t'engager, des actions moins perfides ;  
Mais bannis de ton cœur tous sentiments timides,  
Car tu dois, une fois dans les chemins de fer,  
Te résigner, vivant, aux tourments de l'enfer ;  
Et le Christ éprouvait des angoisses moins vives  
Quand il suait le sang au Jardin des Olives,  
Que le pâle joueur qu'on voit, chaque matin,  
De Courçon ou Choisy quêtant les bulletins,  
Lire d'un œil hagard la feuille sybilline,  
Et chercher, dans ses plis, la fortune ou la ruine !

Ainsi va le métier ! quand tu verras les cours  
Toucher à de hauts prix et monter tous les jours,  
Commence un découvert, à la hausse essouffée  
Succèdera bientôt une baisse endiablée ;  
Donne de l'Orléans à tous les acheteurs,  
De Rouen et d'Avignon écrase les preneurs ;  
De la liquidation sans craindre les approches,  
Vends du Nord, du Lyon, comme on sonne les cloches ;  
Sur ce terrain fécond marche d'un pas hardi,  
Et profite surtout des écarts du mardi.

Mais la Bourse parfois indolente sommeille,  
Le jeu paralysé n'a rien qui la réveille.  
La cote de Paris n'offre qu'un sens obscur ;  
Pourtant tu peux encore te lancer à coup sûr.  
Observe le parquet : tu dois avec finesse  
Quand N... est à la hausse opérer à la baisse ;  
Si N... a vendu, tu peux être certain  
Qu'en hausse les valeurs viendront le lendemain.  
Étudie avec soin la cote d'Angleterre,  
Informe-toi comment vont les pommes de terre ;  
Le moindre vent qui court, le moindre événement  
Peut en liquidation forcer le mouvement,  
L'Irlande, cet hiver, peut revoir la famine,  
Le roi peut attraper un coup de carabine,  
Le ministère Peel, attaqué tous les jours,  
Avec lui dans sa chute entraînera les cours !

— Achète rarement, sois toujours prêt à vendre ;  
La pente de la baisse est facile à descendre ;  
Arrose les preneurs, suis-les sans t'effrayer ;  
Vas, la hausse poussive est prompte à s'enrayer :  
Qu'à de bons prix moyens ton découvert se forme.  
Mais, lorsque des valeurs le poids devient énorme,  
Quand notre place en vain cherche à se soutenir,  
Des ficelles du jeu je dois te prévenir.

On montre de *Cafin* les perfides épîtres,  
Pour le quinze on nous dit qu'on manquera de titres ;  
Que N... et N... exigent au comptant  
Tous les achats par eux faits au trente courant ;  
Que les gros sont couverts ! Ami, ferme l'oreille  
A tous les bruits semés autour de la corbeille,  
Méprise ces cancans et ces folles rumeurs,  
Épouvantail usé des novices joueurs.  
Ris des prix arrivés sur l'aile des colombes,  
La hausse ne vient pas comme viennent les bombes.  
Résiste bravement, ce n'est pas dans deux jours  
Que les pauvres haussiers relèveront les cours.  
Mais enfin, s'il le faut, sans faire la grimace,  
Paye un large déport au banquier vorace,  
Puis, lorsque la valeur cessera de faiblir,  
Lestement, à propos, tu sauras te couvrir.  
Puis laisse les poltrons, payant ta différence,  
Crier comme des paons à la mauvaise chance ;  
Toi, faisant Charlemagne, empoche leurs écus,  
La farce est achevée, et malheur aux vaincus !

Juin 1846.